

Dans les temples de la Chine. Histoire des cultes, Vie des communautés.
par Vincent Goossaert
Paris, Albin Michel, 2000, 233 pp.

Compte-rendu par David A. Palmer

PRE-PUBLICATION VERSION

Publié dans *Perspectives chinoises*, no. 70 (2002), pp. 72-75.

C'est dans les temples qu'on peut comprendre la religion chinoise telle qu'elle est vécue dans le quotidien - une religion qui semble bien loin des versets mystiques d'un Laozi ou des doctrines métaphysiques d'un Sakyamuni. En Occident (et dans la Chine continentale d'aujourd'hui), on définit en général la religion chinoise comme l'enseignement des trois grandes traditions du confucianisme, du taoïsme et du bouddhisme, considérées comme des entités indépendantes et intemporelles. Au cours des dernières décennies, la recherche universitaire a dépassé cette vision et explore une « quatrième » tradition, celle de la religion « populaire », telle que pratiquée par les Chinois ordinaires. Grâce à de nombreuses études de cultes spécifiques de diverses époques et régions, notre connaissance de la richesse et de la diversité de la religion populaire chinoise à travers les âges s'est considérablement approfondie.

Avec *Dans les temples de la Chine*, Vincent Goossaert a réussi à présenter une synthèse remarquable d'une grande partie de ces données. Il le fait non pas en comparant les différents cultes, sectes ou traditions, mais en se concentrant sur le lieu central de la vie religieuse et sociale chinoise d'avant 1949 : le temple. Tout en nous guidant à travers les bâtiments, les pratiques religieuses, l'organisation, et l'histoire des temples chinois, il nous fait découvrir le temple comme point focal vers lequel les divers éléments de la religion chinoise, à la fois différents et contradictoires, convergent et s'interpénètrent pour finalement imprégner la vie sociale de leur rayonnement.

Ce livre est basé sur un postulat controversé: il n'y a qu'une seule religion chinoise. Selon Goossaert, il faut partir d'une vision unitaire de la religion chinoise : « Sans chercher à distinguer des formes populaires des formes élitistes, ni des "grandes" et des "petites" traditions, il s'agit de mettre en évidence l'existence concrète d'un fondement commun: le

temple, dans ses diverses formes, considéré comme le lieu par excellence d'une pratique religieuse et de la coexistence des diverses traditions établies. Cette approche englobe tous les temples, qu'ils soient bouddhiques, confucianistes, taoïstes ou consacrés aux cultes populaires » (p.16). Bien que cette approche risque de mener à des généralisations excessives, ce qui émerge de l'étude de Goossaert, c'est une image du temple comme espace à l'intérieur duquel se déploie toute la diversité de la vie religieuse chinoise.

Le livre commence par une visite guidée d'un temple typique. L'auteur explique le plan, la disposition des cours et des bâtiments selon des formes symboliques et des principes de géomancie, la signification des icônes et du mobilier rituel, le rôle central du brûle-encens, vrai cœur de tout temple chinois, et l'importance des stèles, qui constituent la mémoire de la communauté religieuse.

Dans le deuxième chapitre, la discussion porte sur les différents types de temples et la difficulté de leur classification. Tout d'abord, l'auteur présente la terminologie des temples chinois, expliquant les différentes significations et étymologies des nombreux termes chinois qui sont communément traduits par le vocable de "temple" (*miao, si, guan, an, gong, ci*, etc.), mais il conclut qu'il est difficile de classer les temples d'après leur nom. On peut alors être tenté de distinguer les temples selon leur obédience religieuse (bouddhique, taoïste ou confucianiste), mais la plupart des temples défient une telle catégorisation : le même temple peut par exemple combiner le culte de divinités protectrices bouddhiques, une liturgie taoïste et des offrandes carnées, permises dans les rites confucéens, mais interdites dans le bouddhisme et le taoïsme. Les grands monastères, habités exclusivement par un clergé bouddhique ou taoïste, font exception parmi une masse de temples qui ne peuvent être classés selon leur "obédience", comme on pourrait le faire pour identifier des églises protestantes. Un même temple offre habituellement une douzaine de cultes à des divinités différentes, parfois même jusqu'à une centaine. La déité la plus sollicitée par les fidèles est rarement celle qui a le rang hiérarchique le plus élevé dans le temple : il serait donc erroné de classer les temples en fonction de leur divinité principale.

Goossaert souligne ensuite l'omniprésence des différents autels et lieux de culte qui se trouvaient au centre de la plupart des institutions sociales de la Chine précommunisme : académies privées, écoles confucéennes, guildes, association de compatriotes...

Le troisième chapitre relate brièvement l'histoire du temple en tant qu'institution religieuse en Chine. Les premiers « temples » étaient des mausolées et des autels pour le culte

des ancêtres, qui se pratiquait souvent en plein air. Puis il y eut les sanctuaires du culte impérial de la dynastie Han. Mais c'est le bouddhisme qui popularisa la notion du temple abritant des icônes de divinités, lieu ouvert à tous et consacré au culte religieux.

Le monachisme bouddhique eut un immense impact social et politique à l'époque du moyen-âge chinois (IIIe-VIe siècles). La construction de monastères opulents transforma le paysage rural et urbain. Le temple fut alors adopté aussi bien par le taoïsme institué que par les cultes populaires. Ces derniers étaient souvent dédiés à des divinités de la nature ou des héros locaux, et servirent de centres de résistance locale aux fonctionnaires du gouvernement central ainsi qu'au clergé bouddhique et taoïste. Sous la dynastie des Tang (VIIe- IXe siècles), l'Etat impérial inaugura une politique de contrôle de toutes les institutions religieuses. Il établit un « concordat » qui garantissait l'unité et l'égalité des trois traditions établies, placées sous sa protection. Les empereurs Tang ont aussi commencé la pratique des canonisations des dieux populaires, en leur assignant une place dans la hiérarchie céleste. Cette pratique favorisa la cooptation de ces cultes, qui devaient demander une permission officielle pour la construction de temples. C'est à cette époque que les temples devinrent l'institution principale de la vie communautaire en Chine. Sous les Song, cependant, l'harmonie entre les « trois religions » fut détruite sous la pression des ambitions hégémoniques du confucianisme. Les cultes locaux réagirent en se libérant progressivement de la tutelle de l'Etat ; signe de leur plus grande indépendance, ils constituèrent de vastes réseaux de transrégionaux de temples. A l'époque des Ming et des Qing (XIVe – XIXe siècles), l'écart entre la religion d'élite et la religion populaire se creusa. Vers la fin du XIXe siècle, alors que le tissu social se fragilisait, les temples et les cultes se multiplièrent, au point où ils constituèrent souvent l'institution principale de l'organisation et de la défense villageoise. Au même moment, des mouvements sectaires les Taipings détruisaient tous les temples des régions qui étaient sous leur contrôle. Et les convertis au christianisme, en refusant de contribuer au financement des temples, contribuèrent à briser l'unité de communautés qui avaient traditionnellement considéré la construction et l'entretien des temples comme une responsabilité collective.

Les réformes de Kang Youwei, promulguées en 1898, ont inauguré un changement radical de politique à l'égard des temples, qu'on voulut convertir en éléments d'infrastructure d'un Etat moderne. Cette politique fut systématiquement mise en oeuvre durant tout le vingtième siècle: les temples furent ainsi transformés en écoles, en bureaux de police et des

impôts, etc... Des milliers de temples furent tout simplement détruits: « Leur rôle d'articulation dans un système traditionnel, fragmenté en petites unités et en particularismes, était aux yeux [des réformateurs] impardonnable » (p.99). Seuls les grands monastères bouddhiques, isolés géographiquement et relativement à l'écart du système social traditionnel, furent épargnés. La Révolution culturelle n'a fait que continuer une histoire de destruction qui a traversé tout le vingtième siècle. Aujourd'hui, ce sont les urbanistes et les promoteurs immobiliers qui démolissent des temples pour construire des immeubles modernes. On estime qu'en 1900, il y avait environ un million de temples : un temple pour cent familles. De ceux-ci, il ne reste maintenant que quelques milliers. « De 1898 à aujourd'hui s'est écoulé un siècle de destruction continue, par tous les moyens, et qui restera sans doute dans l'histoire de l'humanité comme l'un des plus grands annéantissements du patrimoine » (p. 101). Malgré cela, les temples continuent à prospérer à Taïwan et dans les communautés chinoises d'outre-mer. On assiste aussi à une résurgence de la construction de temples en Chine populaire, financés par le gouvernement, par les Chinois de la diaspora et par les fidèles locaux.

Dans le quatrième chapitre, Goossaert propose quatre modes d'appréhension de l'espace sacré. Tout d'abord, le temple peut être considéré comme un mémorial voué aux ancêtres: un lieu où on honore les morts comme s'ils étaient présents, sans toutefois chercher abusivement leur intercession. Selon ce mode, l'appartenance à une communauté religieuse implique la filiation à une lignée présidée par une divinité. En deuxième lieu, le temple peut être vu comme une cour de justice. Dans ce cas, le dieu n'est pas un ancêtre mais un fonctionnaire céleste, investi en tant que tel d'une autorité judiciaire. En tant que juges, les dieux peuvent convoquer des témoins de l'au-delà. Ils peuvent aussi être eux-même témoins: d'importants contrats étaient souvent scellés devant les dieux, qui punissaient ceux qui ne se tenaient pas à leurs engagements. En troisième lieu, le temple peut être considéré comme une maison, un lieu de loisirs et de récréation, un lieu de vie. Il n'y a pas de distinction radicale entre l'architecture d'un temple et celle d'une maison: les temples se différencient par leur hauteur, leur taille, leur ornementation. Les temples sont les résidences impériales des dieux, qui offrent nourriture et logement aux passants. Le quatrième mode est celui du temple comme montagne: la métaphore de la montagne est souvent utilisée pour décrire le temple en partie (la pagode, le toit) ou dans son ensemble. L'ascension de montagnes pour arriver

aux monastères perchés au sommet est un acte de dévotion, rapprochant le pèlerin des hauteurs étranges et sauvages de la transcendance spirituelle.

Le cinquième chapitre s'attache à la fondation des temples, le plus souvent le résultat d'une initiative individuelle, et aux modalités du financement de leur construction et de leur entretien.

Dans le sixième chapitre, nous découvrons les acteurs de la vie du temple: le clergé, les devins et les mediums. La plupart des temples sont administrés par des comités laïcs qui emploient et supervisent les officiants qui y résident. Ce sont ces comités de dévots qui, à travers leurs oeuvres charitables et sociales, constituaient la trame même de la vie culturelle et religieuse chinoises. Enfin, le septième chapitre nous mène à la vie religieuse proprement dite des temples: le culte quotidien, les offrandes d'encens, d'argent de papier et de sacrifices; les festivals, rituels et processions ; et la musique et les banquets qui colorent la vie du temple.

Dans sa conclusion, Goossaert revient au thème du premier chapitre: la relation entre les temples, l'Etat et la société. « Le temple chinois est une institution politique: l'Etat s'en sert pour gouverner, et le peuple y fonde son organisation » (p.33). Les temples sont des lieux d'articulation de la culture institutionnelle et populaire. A l'intérieur, la liturgie de l'élite d'état ou monastique apporte légitimité politique et cosmologique, alors qu'à l'extérieur, les fêtes communautaires et les associations de temple apportent le soutien et le financement du peuple, sans lequel l'ensemble de la liturgie officielle ne pourrait survivre. Le temple, donc, est un « lieu de négociation religieuse ». En lui se retrouvent tous les éléments de la religion chinoise. Bien que la coexistence des tendances élitistes et populaires ne soit pas toujours facile, tous les acteurs comprennent que le compromis est essentiel. « Le mélange des éléments, en des proportions toujours variées, rend compte de l'unicité d'une religion chinoise très étendue, mais dont aucune partie ne veut se séparer radicalement des autres » (p. 204). Le temple est un espace privilégié où se forme et s'exprime le contenu religieux, et qui attire vers lui toutes les connaissances et les richesses: les dieux parlent à travers les médiums et les oracles, les artisans et les jardiniers façonnent la beauté des lieux, les prêtres célèbrent les rites, les troupes d'opéra jouent des histoires saintes, les stèles et les peintures racontent les faits des dieux et des adeptes, les maîtres des arts du corps enseignent les secrets du combat ou de la longévité, et les philanthropes font leurs bonnes oeuvres. Le

temple n'est donc pas un immeuble figé, mais un lieu ouvert, à l'intérieur duquel les formes bouillonnantes de la religion chinoise se mêlent et se développent.

Au vingtième siècle, cependant, la vie des temples est en grande partie disparue. Les temples qui n'ont pas été détruits sont souvent devenus des lieux touristiques, des musées d'une culture qui n'existe plus. Dans les villes, la vie religieuse est, le plus souvent, sortie des temples. Les groupes de *qigong*, par exemple, se voyant interdire la pratique dans les temples, ont investi les parcs et les espaces publics dans les années 80 et 90.

La religion hors des temples n'étant pas le propos de ce livre, Goossaert ne s'attarde pas sur cette tendance. Mais sa synthèse magistrale nous ayant fait découvrir les trésors culturels des temples, leur marginalisation actuelle ne peut que susciter des interrogations : est-ce un phénomène temporaire, produit artificiel de la politique d'Etat, ou bien s'agit-il d'un changement profond des formes de religiosité en Chine? Et si le temple n'est plus le centre de la vie religieuse et sociale en Chine, qu'est-ce qui prendra sa place ?

Miao 庙

Si 寺

Guan 观

An 庵

Gong 宫

Ci 祠